Ami du Clergé du 26 mars 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour Pâques. — I. Jésus-Christ l'éternel Vivant, 177. — II. Le grain de blé, 178. — III. L'incrédulité des disciples d'Emmaüs, 181.
La prédication des choses qui nous entourent. — 75. *Pour le Jeudi Saint :* L'hostie, 183. — 76. *Pour le Vendredi Saint :* Jésus en croix, 185.
Instructions à des collégiens. — XXVI. Les leçons de la Résurrection, 187.
Petits prônes. — XX. *Pâques :* L'accomplissement des prophéties, 189.
Allocutions de mariage — I, 191.

SERMONS POUR PAQUES

I

JÉSUS-CHRIST L'ÉTERNEL VIVANT

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.
Le Christ ressuscité ne meurt plus. (Rom., VI, 9).

Mes frères,

Il nous est difficile de nous imaginer l'étonnement de Jérusalem le Vendredi Saint, en apprenant la condamnation et la mort de Jésus que rien n'avait fait prévoir.

Il nous est plus difficile encore, peut-être, de nous imaginer l'émotion du jour de Pâques et des jours suivants. Le Crucifié n'est plus dans le sépulcre. La mort qui l'a couché dans le tombeau n'a pu retenir sa victime : Jésus est vivant, on l'a vu, il a parlé, il a mangé avec ses Apôtres, il est ressuscité.

Jésus-Christ est *l'éternel vivant*. Et sa vie, il la communique *à son Eglise* et *aux âmes de ses disciples*. C'est ce que je voudrais vous rappeler ce matin.

I

Un jour, il y a de cela vingt siècles, les hommes ont compté parmi leurs semblables le Fils de Dieu descendu sur terre.

En apparence, Jésus n'est rien autre que le charpentier de Nazareth. A trente ans, il abandonne son métier, il enseigne dans les synagogues, dans les maisons, sur les places publiques. Sa doctrine jette le monde dans l'admiration et lui gagne des disciples : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. » (Jo., VII, 16).

Et Celui qui l'a envoyé, quel est-il ? — « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu (*ibid.*, VIII, 54). — C'est de Dieu que je suis sorti... c'est Lui qui m'a envoyé. » (*Ibid.*, 42).

Et, si les Juifs ne comprirent pas toujours que Jésus se disait le Fils de Dieu, parfois ils ne se méprirent pas sur le sens de ses paroles. L'Evangile nous le dit : « Les Juifs cherchaient à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat (en guérissant des malades ce jour-là), mais en outre parce qu'il disait que Dieu était son Père, se faisant l'égal de Dieu. » (Jo., V, 18).

Et cette affirmation divine, Jésus l'a contresignée par les prodiges qui marquaient chacun de ses pas : la tempête obéit à sa voix, les paralytiques se lèvent sur son ordre. Voici sa réponse aux disciples de Jean : « Dites que les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, l'Evangile est annoncé aux pauvres. — De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut. » (Jo., V, 21). Et il y a huit jours Jésus rendait la vie à son ami Lazare.

Hier, après avoir assouvi leur colère en clouant Jésus sur la Croix, devant ce cadavre les Juifs ont été pris de peur : « Nous nous souvenons que cet imposteur, au temps où il était vivant, a dit qu'il ressusciterait. Plaçons nos scellés sur son tombeau et montons bonne garde. »

Et aujourd'hui nous voyons ces mêmes Juifs atterrés et vaincus, car la nouvelle n'a pas tardé à se répandre. Les soldats renversés par une force invisible et invincible, constatent que la pierre du tombeau qu'ils gardaient est déplacée et que le sépulcre est vide. Un ange est apparu brillant comme l'éclair, blanc comme la neige, et ils sont tombés frappés d'épouvante.

Des femmes sont allées au tombeau : c'étaient Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et d'autres ; comme elles allaient prévenir les Apôtres, Jésus est venu au devant d'elles disant : « Je vous salue ». Elles s'approchent, embrassent ses pieds et l'adorent.

Puis les disciples d'Emmaüs font route en sa divine compagnie ; au soir les onze le voient apparaître au milieu d'eux. Il leur montre les glorieuses cicatrices de ses mains, de ses pieds, de son côté. Et les visites de Jésus se multiplient, il fait à nouveau des miracles, il enseigne jusqu'au jour où il remontera dans la gloire de son Père.

O Juifs aveuglés, vous n'avez pas voulu entendre l'enseignement du Christ parce qu'il vous gênait ; vous n'avez pas voulu croire à ses prodiges, l'accusant de connivence avec Satan ; vous avez voulu vous débarrasser de lui au plus tôt en l'attachant à la croix ; aujourd'hui vous êtes obligés de constater qu'on ne détruit pas la vie sur un gibet et qu'on ne l'enferme pas dans un sépulcre de pierre. Malgré votre puissance, votre colère, votre haine, malgré la mort, Jésus de Nazareth est redevenu vivant.

Pourquoi ? Parce que le Christ a puisé sa vie à la source même de la vie, en Dieu son Père. « Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné également au Fils d'avoir la vie en lui-même. » (Jo., V, 26). Et la vie de Dieu est éternelle. Le Christ est Fils de Dieu, il devait donc ressusciter d'entre les morts, car Dieu est l'éternel vivant.

II

Cette vie éternelle que Notre-Seigneur a puisée dans le sein de Dieu, il est venu l'apporter ici-bas.

Le Christ est la Vie de l'Eglise : « Allez, dit-il à ses Apôtres, enseignez dans toutes les nations »

(Math., xxviii, 19). Et les Apôtres sont partis continuer l'œuvre de leur Maître. Ils ont dit les mêmes choses, ils ont enseigné la même morale. Ils ont secouru les âmes par les mêmes sacrements et voici qu'ils ont rencontré les mêmes obstacles que Notre-Seigneur.

Mais l'Eglise connaît la même résurrection. S. Pierre, au matin de la Pentecôte, prêche la résurrection de Notre-Seigneur et recrute de nouveaux disciples. Au nom de Jésus, sur les degrés du Temple, il guérit un boiteux qui demande l'aumône. Et comme la foule, remplie de stupeur, se rassemble, il prêche : « Hommes israélites, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous avez renié devant Pilate. Vous avez fait mourir l'auteur de la vie, et Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. » (Act., iii, 12-15).

Vous le voyez, c'est la vie de l'Eglise qui, dès le début, s'appuie sur le fait de la Résurrection du Sauveur. A travers les siècles, elle va, comme celle de Jésus, connaître des heures où elle semblera sombrer. Pendant les trois siècles de persécutions, l'Eglise demeurera blottie dans les catacombes. Ne pouvant accaparer à leur profit la puissance morale que l'Eglise exerce sur les âmes, les potentats de la terre voudront la réduire au silence, mais, fidèle à sa mission, l'Eglise redira la parole des Apôtres : « Il n'est pas juste de vous écouter plutôt que Dieu, car nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu. » (Act., iv, 19-20).

Voyez l'Eglise de France poursuivie, blessée par des lois iniques et vexatoires. Depuis cinquante ans, on a bien des fois prédit sa mort. Certains même avaient cru que les coups portés par la loi de Séparation étaient vraiment mortels.

Aveuglés comme les Juifs de Palestine, les ennemis de l'Eglise ne savent pas que sa vie est la vie du Christ et qu'après la persécution l'Eglise reprend toujours une nouvelle vigueur pour voler plus efficacement à la conquête des âmes : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jo., xvi, 33).

Et puisque le Christ est l'éternel vivant, son Eglise demeurera jusqu'à la fin des temps : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Math., xxviii, 20).

III

Le Christ est la vie des âmes.

Notre-Seigneur a maintes fois répété que sans lui nous ne pouvions rien faire pour la vie éternelle : « Je suis la vigne et vous êtes les branches ; si la branche ne demeure attachée au cep, elle ne porte pas de fruit. Celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit (Jo., xv, 5). — Vos pères, dit Jésus aux Juifs, ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts... Et moi je suis le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange ce pain il vivra éternellement... Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous ;... Celui qui mange ma chair vivra par moi et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., vi).

M. f., quelle annonce ! quelle consolation et quelle force pour nous, chrétiens !

N.-S. Jésus-Christ ne veut pas être pour nous un étranger, un Dieu relégué dans la profondeur du ciel. Il veut être notre compagnon de route, un ami divin sur lequel nous pouvons compter. Il veut être l'hôte de nos âmes afin de nous faire participants de la vie supérieure qu'il possède. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie en surabondance. » (Jo., x, 10).

Et nous avons l'exemple de tous les saints qui apparaissent vivant ici-bas d'une façon suréminente. Voyez donc les 12.400 élèves des hautes Ecoles, l'élite intellectuelle de la France qui vient chercher dans le tabernacle une vie meilleure !

Et notre propre expérience ne nous a-t-elle pas appris que chaque fois que nous nous approchons de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'Eucharistie, nous nous relevons meilleurs, plus généreux dans l'effort, plus purs dans notre vie, plus charitables dans nos relations.

Alors pourquoi tant de croyants ne portent en eux que des âmes mortes ? La faiblesse, la passion, l'exemple néfaste de l'entourage les ont entraînés au péché. Le respect humain les a empêchés de se relever de leur chute. Ils se traînent lamentables, sans force, sans joie, sans espérance.

Que dis-je ? sans espérance ! Mais le Christ est précisément venu pour les pécheurs ; c'est pour ceux-là qu'il est mort en croix ; c'est à ceux-là qu'il a dit : « Venez et je vous soulagerai » ; c'est pour ceux-là qu'il a préparé un festin dans lequel il se donne lui-même en nourriture, afin que, reprenant dans ces âmes la place qu'il a perdue, il leur rende la vie supérieure, la vie surnaturelle sans laquelle la vie purement humaine n'est rien.

* *

Il est raconté au Livre des Rois que des hommes allant enterrer un mort rencontrèrent des brigands ; effrayés, ils jetèrent le cadavre dans le sépulcre du prophète Elisée. Mais dès que ce corps eut touché les ossements du prophète, il revint à la vie.

M. f., le Christ est l'éternel vivant. Il est la vie de son Eglise et celle de nos âmes. Venez donc tous à lui. Vous êtes pécheurs, il vous purifiera ; vous êtes faibles, il vous fortifiera ; vous êtes désolés, il vous consolera ; vous pleurez vos amis, il vous montrera son tombeau glorieux qui conduit au ciel. Venez à Jésus-Christ : le divin contact de sa chair ressuscitée opérera en vous le prodige même de la résurrection morale de vos âmes en attendant la résurrection glorieuse de vos corps : « Celui qui mange ma chair vivra par moi et je le ressusciterai au dernier jour. » Ainsi soit-il.

II

LE GRAIN DE BLÉ

Mes frères,

C'était le Mercredi Saint, la veille même de la Passion. Jésus était dans le Temple, enseignant la

peuple et répondant aux Pharisiens qui avaient déjà résolu et préparé sa mort. Quelques étrangers, qui n'avaient pas le droit d'entrer dans les parvis réservés aux Juifs, dirent à Philippe, qui était de Bethsaïde, en Galilée : « Seigneur, nous voudrions bien voir Jésus. »

A l'annonce de ce désir, toute première aube de la conversion du monde païen, le Sauveur tressaillit de joie et dit à ses disciples :

« Voici venue l'heure où le Fils de l'Homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de blé qui tombe sur la terre ne meurt point, il reste seul ; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui déteste sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle. » (Jo., XII, 21-25).

Paroles étranges, que les Apôtres, sans doute, ne comprirent point. Paroles cruelles pour le cœur humain qui voit son bonheur dans la satisfaction de tous ses égoïsmes. Paroles immenses, qu'on a justement appelées l'Evangile divin du sacrifice. Paroles infaillibles, dont la fête de Pâques, avec tous les événements qu'elle nous rappelle, nous montre, une fois de plus, l'éclatante vérité.

I

Quelle ne serait pas l'angoisse du grain de blé, s'il était doué d'intelligence, au moment où il est enfoui dans la terre ? Lui qui fut doré par les rayons du soleil et qui, dans l'épi, fut balancé par les chaudes haleines de l'été, le voici, à présent, dans un tombeau rempli de ténèbres ; un froid humide le pénètre ; c'est un long supplice qui, peu à peu, le glace et le désagrège ; lentement, il sent qu'il se dissout, qu'il meurt...

Etre ainsi enseveli vivant, et ainsi voir en soi, heure par heure, s'accomplir l'œuvre de mort, ce serait effroyable pour le grain de blé, s'il pouvait s'en rendre compte. Mais il est insensible. Il ne souffre pas...

Attendez ! Le grain de blé dont parle le Sauveur, nous dit S. Augustin, c'est lui-même, lui-même, qui va être immolé par la haine implacable des Juifs, et la preuve qu'il s'agit bien de lui, c'est qu'il s'écrie aussitôt : « En ce moment, mon âme est troublée... Que dirai-je donc ?... O mon Père, délivrez-moi de cette heure effroyable !... Mais c'est pour cette heure-là que je suis venu... Père, glorifiez votre nom ! » (*Ibid.*, 27-28).

O Christ Jésus, votre âme peut bien être épouvantée à la pensée du sacrifice total qui vous attend, car si un de vos prophètes vous a donné le nom béni de « froment des élus », un autre a annoncé que, pour expier nos crimes, vous seriez broyé, comme ne l'a jamais été grain de blé sous la meule.

Broyé, vous l'avez été dans votre honneur, pour expier nos orgueils insensés ; vous vous êtes laissé, vous, la sainteté même, accuser de blasphème et de sacrilège, couvrir de huées et de traitements ignominieux, mettre en parallèle avec un bandit de grand chemin, traîner, vêtu de la robe des fous et garrotté comme un malfaiteur, à travers les rues de la ville, condamner au supplice des esclaves et crucifier entre deux voleurs.

Broyé, vous l'avez été dans votre corps adorable, déchiré par les fouets, meurtri par les coups, ensanglanté par les épines d'une couronne dérisoire, chargé d'une croix écrasante, traversé par des clous énormes, suspendu par des plaies béantes à un gibet sur lequel, brûlé par la fièvre, torturé par une soif atroce, vous vous tordez pendant trois mortelles heures dans les affres d'une agonie dont rien ne pourra jamais égaler l'épouvantable horreur.

Broyé, vous l'avez été dans votre cœur divinement aimant, puisque, vendu et trahi par un ami, renié publiquement par un autre, abandonné par le reste, vous êtes devenu un objet de haine pour ce peuple qui est le vôtre, que vous avez instruit, consolé, nourri et guéri, et qu'enfin, pour mettre le comble à vos désolations, il faut que vous soyez témoin, à vos derniers instants, de la douleur inconsolable de celle que vous avez aimée de l'amour le plus fort et le plus pur : votre Mère.

Broyé, vous l'avez été surtout dans votre âme très sainte ; c'est là que vous avez accompli le sacrifice des sacrifices, quand, vous étant chargé de toutes les infamies humaines, vous avez accepté d'être, aux yeux de votre Père céleste, un objet d'exécration, au point que vous ne pouviez ni lever les yeux au ciel, ni les abaisser sur la terre, sans vous sentir maudit, maudit par les hommes et maudit par Dieu. — Car c'est ainsi, m. f., que votre Dieu est mort. Après quoi, vous le savez, son corps fut enseveli dans un tombeau, sur lequel on posa les scellés et autour duquel on mit des gardes. Ses ennemis avaient bien mené leur trame sanglante. Ils s'étaient bien débarrassés de lui ! Encore quelques semaines, quelques jours peut-être, et l'oubli de l'ingrate et légère populace lui ferait un sépulcre encore plus définitif. Qui est-ce qui parlerait, dans dix ans, à Jérusalem et dans toute la Judée, de Jésus de Nazareth ?

II

Et qui est-ce qui parle du grain de blé qui achève de pourrir dans la terre ? Qui est-ce même qui pense encore à lui ? Voici pourtant qu'après des jours et des jours une toute petite tige verte, menue et frêle, apparaît à la surface du sol. Sans que rien ait pu l'arrêter, elle a traversé la terre glacée qui recouvrait son germe, et maintenant elle se montre, en sa faiblesse victorieuse, animée d'une indomptable volonté de vivre. Ni la neige ni la tempête ne viendront à bout d'elle. Lentement, mais invinciblement, elle croît, se fortifie et se développe. La voici qui devient épi. La voici qui mûrit, sous les chaudes caresses du soleil ; le grain de blé, en mourant, en a produit quarante, soixante, cent autres : bienfait de Dieu et pain des hommes.

Non, le nom de Jésus de Nazareth ne tombera pas dans l'oubli. Non, on ne cessera pas de parler de lui. Non seulement à Jérusalem, non seulement dans la Judée, mais encore dans l'univers entier, car son tombeau, par un prodige qui restera unique dans l'histoire du monde, a germé la vie.

Il a germé la vie, pour Jésus d'abord, vie trans-

figurée et glorieuse qui échappera désormais à toutes les infirmités humaines. Pareil à un rayon de soleil qui traverse un cristal, il s'évade du rocher dans lequel on croit l'avoir enseveli à tout jamais, et la lumière qu'il projette en passant est si éblouissante que les gardes, aveuglés par elle, tombent la face contre terre, à demi morts de frayeur. Pendant quarante jours, il apparaîtra dans les lieux les plus divers, en dépit des portes closes, multipliant partout les preuves les plus décisives de sa résurrection ; puis, en un jour d'apothéose, il montera au ciel où il régnera éternellement sur un peuple d'élus, peuple innombrable, peuple incomparable, qui lui devra le salut et qui ne cessera jamais, dans les siècles des siècles, de chanter sa victoire.

Il a, ce tombeau, rendu la vie à nos âmes qui étaient mortes, nous dit S. Paul, dans leurs péchés. Jésus-Christ, en leur obtenant le pardon, les a fait revivre avec lui, effaçant la sentence fatale qui nous condamnait et l'abolissant entièrement en l'attachant à sa croix. Désormais, elles sont appelées à une vie nouvelle, vie surnaturelle, vie divine, qui confère à nos moindres actions une beauté et une fécondité surhumaines. C'est, si nous sommes fidèles, l'enfer qui est fermé pour nous ; c'est le ciel ouvert, où cette vie commencée sur la terre doit s'épanouir dans une gloire et une félicité éternelles.

Il a enfin, ce tombeau, germé la vie pour l'Eglise. Semblable à la petite tige verte que le grain de blé, par sa mort, fait sortir de la terre, aussi faible et aussi frêle qu'elle, l'Eglise naissante apparaîtra au monde qui croira, dès l'abord, pouvoir la détruire sans peine. Mais rien ne pourra jamais l'anéantir, rien ne pourra jamais l'abattre. L'enfer avec tous ses démons et les passions humaines avec toutes leurs haines, toutes leurs ruses ou toutes leurs violences n'en viendront jamais à bout. Les persécutions les plus sanglantes ne feront qu'augmenter le nombre et l'ardeur de ses fidèles. Quand on croira l'avoir ensevelie, comme le Christ, dans une défaite irréparable, elle reparaîtra, comme lui, vivante et victorieuse, plus belle et plus conquérante que jamais. Comme le Christ ressuscité, l'Eglise est immortelle.

III

A quelles conditions, m. f., aurons-nous cette vie surnaturelle que nous avions perdue par nos fautes et que Jésus-Christ nous a rendue par sa mort et sa résurrection ? Telle est la question à laquelle il nous faut répondre maintenant, si nous ne voulons pas que cette fête de Pâques passe pour nous comme un jour sans lendemain.

D'abord, *nous attacher de nouveau à Jésus*.

Et quel motif pourrait nous empêcher de le faire, pour peu que nous ayons, soit d'intelligence, soit de cœur ? Celui qui a vaincu la mort, la mort à laquelle nul homme ne résiste et ne pourra jamais résister, celui-là n'est-il pas le triomphateur suprême contre lequel toutes les puissances coalisées de la terre et de l'enfer ne peuvent rien ? S'il a consenti à mourir pour nous sauver, n'a-t-il pas droit à toute notre reconnaissance, à tout notre amour et à toute notre fidélité ? S'il est ressuscité, c'est, comme il l'a dit, qu'il est la vie : la vie suprême que rien ne peut supprimer, la vie qu'on ne peut pas quitter sans aller à la mort, la vie pour les âmes, pour les familles, pour les cités et pour les peuples. A lui donc, si nous voulons vivre, nos esprits, nos volontés et nos cœurs, pour toujours !

Second point : *garder à tout prix la vie surnaturelle que Jésus nous a rendue.*

Comment, en effet, pourrions-nous oublier tout ce que notre salut a coûté de peines, de souffrances et de sang au divin Sauveur ? Et puis, nous dit le Maître, si nous venions à perdre notre âme, par quoi pourrions-nous compenser une telle perte ? Insensés que nous serions, si pour quelques avantages passagers et futiles nous allions renoncer à l'unique chose qui importe !

Et comment éviter un semblable malheur ?

Notre-Seigneur nous l'a dit : « Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui déteste sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle. » (Math., XVI, 25).

Aimer sa vie, « vivre sa vie », comme on dit maintenant, cela signifie prendre l'égoïsme comme règle de sa conduite, éviter tout ce qui gêne, tout ce qui coûte, tout ce qui prive un peu. Cela signifie ne chercher, par tous les moyens possibles, que notre satisfaction, notre plaisir, notre caprice. C'est bien là, n'est-ce pas ? l'idéal que beaucoup de gens se sont assigné aujourd'hui.

Or, l'égoïsme ainsi érigé en système de conduite, rend la vie stérile, puisque rien de bien ne se fait sans peine ; c'est l'égoïsme qui empêche les berceaux de se remplir ; c'est l'égoïsme qui s'oppose à la bonne éducation des enfants ; c'est l'égoïsme qui ruine les affections familiales ; c'est l'égoïsme qui nous fait vivre comme si nous étions nos maîtres ; c'est l'égoïsme qui fait rejeter les lois de l'Eglise et de Dieu. On aime sa vie ici-bas et on la perd pour l'éternité. Quel terrible réveil, pour ceux qui vivent ainsi, quand sonnera pour eux l'heure inévitable, l'heure fatale où ils devront rendre leurs comptes !

En dernier lieu : pour nous garder vivants de la vie surnaturelle, *rester fidèles à l'Eglise.*

Je le sais, il ne manque pas de prophètes sinistres qui annoncent sa ruine prochaine. Il s'en est levé comme cela dans tous les siècles, et l'Eglise les a tous enterrés, les uns après les autres. Il en sera de même pour ceux d'aujourd'hui.

Dites-moi, si on avait pu détruire l'Eglise, est-ce qu'on ne l'aurait pas fait au commencement, alors qu'elle n'était que cette toute petite tige, à peine sortie de terre, dont je vous ai parlé tout à l'heure ? On n'a pourtant rien épargné, à ce moment-là ; si on n'a pu y réussir alors, le pourra-t-on aujourd'hui qu'elle est devenue un arbre immense qui couvre toute la terre de son ombre ?

Non, on ne le pourra pas ; on ne le pourra jamais, parce que l'Eglise, née du sacrifice de Jésus-Christ, trouve dans le sacrifice de ses enfants une vitalité nouvelle. Les causes pour lesquelles on meurt sont les causes qui ne meurent pas !

* *

Telles sont, m. f., quelques-unes des réflexions que doit nous inspirer cette fête de Pâques.

Certes, elle est belle pour toutes les âmes chrétiennes dont elle fortifie la foi, ranime l'espérance, avive la charité. Avouons cependant qu'elle est belle surtout pour les âmes qui s'y sont préparées, comme le veut l'Eglise, par la prière, la pénitence et la méditation des grandes vérités rappelées dans toutes les chaires chrétiennes. Récompense très juste de leur obéissance et de leurs efforts.

Il en sera de même, au dernier jour, pour tous les chrétiens qui, dociles à la parole et aux exemples du Sauveur, auront su, ici-bas, haïr l'égoïsme et vivre, au prix de tous les sacrifices nécessaires, non pour eux-mêmes, mais pour Dieu seul. Puissions-nous tous comprendre nos véritables intérêts, afin que tous nous méritions d'être unis au Christ Jésus, au grand jour des Pâques éternelles. Ainsi soit-il.

III

L'INCRÉDULITÉ DES DISCIPLES D'EMMAÜS

Mes frères,

On était au soir du jour dont nous célébrons le glorieux anniversaire. Deux disciples de Jésus, venus à Jérusalem pour la pâque, s'en retournaient chez eux à Emmaüs, bourg distant de Jérusalem de soixante stades, soit environ onze kilomètres.

I

Ils conversaient ensemble des tragiques événements dont ils avaient été les témoins au cours de la Passion de leur Maître et sans doute ils se faisaient part de la déception que leur avait causée sa mort. Or, tandis qu'ils s'entretenaient ainsi ensemble et cherchaient comment l'espoir qu'ils avaient mis en Jésus de Nazareth avait pu tout d'un coup s'évanouir si lamentablement, voilà que le Sauveur lui-même les rejoignit et se mit à marcher avec eux sans se faire reconnaître.

Entamant la conversation, il leur dit : « De quoi vous entretenez-vous donc ainsi en marchant ? Pourquoi êtes-vous si tristes ? » — Et l'un d'eux, appelé Cléophas, de lui répondre : « Vous êtes donc seul assez étranger à Jérusalem pour ne pas savoir ce qui s'y est passé en ces derniers jours ? » — « Quoi donc ? » insiste le Sauveur. — « C'est, répondent-ils, au sujet de Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant par la parole et par l'action devant Dieu et devant les hommes. Les grands-prêtres et nos chefs l'ont livré pour être mis à mort et crucifié. Nous espérions qu'il serait le Rédempteur d'Israël ; or le voilà mort. A la vérité, il avait annoncé qu'il ressusciterait au bout de trois jours. Et pour mettre le comble à notre déception, nous voici au troisième jour depuis que ces choses se sont passées. Il y a bien quelques femmes d'entre les nôtres qui nous ont effrayés. Elles nous ont raconté que ce matin elles sont allées au tombeau avant le jour et l'ont trouvé vide. Elles sont revenues en nous disant qu'elles avaient vu des anges leur assurant que Jésus est vivant. Quelques-uns des nôtres se sont alors rendus au tombeau et l'ont trouvé vide comme les femmes l'avaient dit, mais ils n'ont pas trouvé Jésus lui-même. »

Alors, Notre-Seigneur reprenant la parole : « O insensés, leur dit-il, ô cœurs lents à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrît ainsi pour entrer dans sa gloire ? » Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il se mit à leur expliquer les passages des Saintes Ecritures qui le concernaient.

Vous connaissez le reste, m. f. Vous savez comment, arrivés à Emmaüs, les deux disciples voyant la nuit proche, insistèrent pour que leur compagnon de route n'allât pas plus loin et acceptât l'hospitalité sous leur toit. Après avoir partagé leur repas, Notre-Seigneur prit du pain, le bénit et le consacra comme il l'avait fait à la dernière Cène ; à cette vue les yeux des deux disciples s'ouvrirent et reconnurent le divin Maître. Ils se levaient pour se jeter à ses pieds, mais déjà il avait disparu. Ils se dirent l'un à l'autre : « Nous comprenons maintenant pourquoi notre cœur était tout brûlant au dedans de nous pendant qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Ecritures. » Ils se levèrent sur-le-champ et retournèrent à Jérusalem, au Cénacle où étaient réunis les onze Apôtres et ceux qui étaient avec eux et ils leur racontèrent l'apparition dont ils venaient d'être favorisés.

II

« O hommes sans intelligence et lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes ! » Ce reproche que Notre-Seigneur adresse aux deux disciples d'Emmaüs, ils ne sont pas seuls à le mériter. Malgré toutes les raisons qu'ils ont de l'espérer, quels sont les amis du Sauveur qui attendent sa Résurrection?

Ce ne sont pas les saintes femmes. Elles ont suivi le divin Maître jusqu'au Calvaire, alors que les Apôtres, sauf S. Jean, l'avaient abandonné. Dès le grand matin, le jour de Pâques, elles reviennent au sépulcre avec des aromates afin de compléter l'embaumement du corps de Jésus. Mais cette démarche même prouve bien qu'elles n'espèrent pas sa résurrection, autrement elles ne songeraient pas à l'embaumer, elles ne se mettraient pas en frais pour préserver de la corruption du tombeau un corps qui ne doit qu'y passer.

Ce ne sont pas non plus les Apôtres, puisqu'ils traitent de folles et de visionnaires ces femmes quand elles viennent leur dire : « Le sépulcre est vide, des anges nous ont assuré que le Maître est ressuscité ; du reste, il vient de se montrer à nous tandis que nous venions vous annoncer cette heureuse nouvelle. »

Ce ne sont pas enfin les disciples du Sauveur, car tous, comme les disciples d'Emmaüs, sont vivement déçus par la mort de Notre-Seigneur et s'imaginent qu'ils se sont trompés en le prenant pour le Messie et le Sauveur d'Israël.

« Vous êtes des insensés, leur dit à tous Notre-Seigneur, car ce qui abat votre foi est précisément ce qui devrait la relever et la fortifier. Vous êtes scandalisés de ce que j'ai été couvert d'opprobres, accablé de maux et cloué sur une croix... Mais,

c'est précisément là ce qui vous prouve que je suis bien le Messie promis et le Sauveur que vous attendez. Est-ce que les prophètes n'ont pas annoncé tout cela d'avance ? J'ai été trahi et vendu par Judas, mais mon ancêtre David n'a-t-il pas prédit que le Messie serait trahi par ceux mêmes qui s'assoieraient à sa table ? Zacharie n'a-t-il pas annoncé qu'il serait vendu pour trente pièces d'argent et que ces trente deniers jetés dans le Temple serviraient à acheter le champ d'un potier ? Mon corps a été déchiré par les fouets et mon front couronné d'épines. Isaïe n'a-t-il pas prédit que le Messie serait un homme de douleurs et que de la tête aux pieds tout son corps ne serait qu'une plaie ? On m'a mis la croix sur mes épaules et j'y ai été cloué, mais, le même prophète n'a-t-il pas écrit que le Messie serait chargé des péchés du monde, qu'on percerait ses mains et ses pieds et que son corps serait tellement déchiré qu'on pourrait compter tous ses os ? J'ai été crucifié entre deux larrons, mais n'avez-vous pas lu dans les Saintes Ecritures que le Christ serait mis au nombre des scélérats ?

« Prédisant, jusque dans les moindres détails, tout ce qui s'est passé au cours de ma Passion, les prophètes ont annoncé à l'avance que les ennemis du Messie se partageraient ses vêtements et tireraient sa robe au sort, qu'on lui donnerait du fiel pour nourriture et du vinaigre à boire, qu'il prierait pour ses bourreaux, que tous ceux qui le verraient remueraient les lèvres et que secouant la tête ils diraient : « Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre et le sauve maintenant, s'il l'aime. » Ils ont même annoncé qu'il serait percé d'une lance et que son corps déposé dans le tombeau d'un homme riche serait gardé par les impies...

« Or est-ce que je ne réponds pas bien à ce signalement que de longs siècles d'avance les prophètes ont donné du Messie ? Toutes les avanies qu'ils lui ont prédites ne m'ont-elles pas été prodiguées ? Vous en prenez occasion pour douter de moi et supposer que je ne suis pas le Sauveur d'Israël, mais, insensés que vous êtes, ce sont elles au contraire qui vous prouvent que je le suis. Ma Passion et ma mort, loin d'ébranler votre foi, doivent au contraire l'affermir, la consolider, l'accroître et arracher à vos cœurs cet acte de foi qu'elles ont arraché à mes bourreaux eux-mêmes : « *Vere Filius Dei erat iste !* Oui, celui-là est vraiment le Fils de Dieu ! »

III

Le divin Ressuscité reproche aux disciples leur manque d'intelligence pour un autre motif encore... Notre-Seigneur n'a pas fait qu'accomplir les prophéties qui le concernaient. Mieux instruit de l'avenir que les prophètes eux-mêmes, puisque c'est lui qui leur en avait révélé les secrets, il avait, lui aussi, de son vivant, annoncé sa Passion et sa mort : « Voici, avait-il dit, que nous allons à Jérusalem, le Fils de l'Homme y sera livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort et le livreront aux Gentils pour être crucifié, et le troisième jour il ressuscitera. » (Math., xx, 18).

Les ennemis du Sauveur l'avaient entendue, cette prophétie, ils ne l'ont point oubliée et c'est pour la faire mentir qu'ils demandent à Pilate d'apposer les scellés sur le tombeau de leur victime et de le faire garder par des soldats.

Les Apôtres et les disciples de Notre-Seigneur l'avaient entendue, eux aussi, ils auraient dû la prendre au sérieux au moins tout autant que les Juifs. En la voyant se réaliser, loin de s'étonner, de se décourager, de perdre confiance en leur Maître, ils auraient dû croire davantage, au contraire, en sa divinité, car qui peut lire dans l'avenir et qui peut commander en maître aux événements, sinon Dieu seul ?

Mieux que cela : en voyant la première partie de la prophétie du Sauveur se réaliser si exactement, si complètement, ils auraient dû en attendre avec la plus entière confiance la réalisation de la seconde partie, je veux dire la résurrection du divin Maître. Mais non, ils sont complètement démontés par la mort de Jésus ; elle leur cause une immense déception : « Nous espérions qu'il délivrerait Israël, disent les disciples d'Emmaüs. » A leur façon de parler, il est manifeste qu'ils n'espèrent plus rien du tout... Oh ! que Notre-Seigneur a raison de leur reprocher leur manque d'intelligence !

« Ne saviez-vous pas, ajoute-t-il, qu'il fallait que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? » Pourquoi, en effet, Jésus est-il venu sur la terre ? Pour expier nos péchés, pour payer notre dette à la justice de son Père, pour faire pénitence à notre place, et c'est uniquement afin de pouvoir remplir cette tâche qu'il s'est fait homme et a pris un corps capable de souffrir et de mourir. S'étonner de ses souffrances et de sa mort, s'en scandaliser, en prendre occasion pour se décourager et ne plus croire en lui, n'était-ce pas méconnaître sa mission, oublier que le péché doit être expié, le ciel mérité et gagné ? N'était-ce pas faire preuve d'un manque complet d'intelligence ?

« O insensés, ô hommes sans intelligence ! » M. f., ne mériterions-nous pas souvent nous-mêmes ce reproche que Notre-Seigneur adressait à ses Apôtres et à ses disciples ? Jésus-Christ continue d'être persécuté en la personne de son Eglise, or, quand nous voyons la religion attaquée, l'Eglise opprimée, les bons humiliés et les impies victorieux et triomphants, ne sommes-nous pas tentés parfois de nous décourager, nous aussi, comme les disciples du Sauveur au lendemain du Vendredi Saint ? Est-ce que la tentation ne nous vient jamais de douter de la divinité de notre sainte religion et des promesses que Notre-Seigneur a faites à son Eglise ?

Si nous succombions à cette tentation, si nous nous laissions ébranler par la guerre faite à l'Eglise, nous montrerions que nous n'avons pas plus d'intelligence que les disciples d'Emmaüs. Car enfin, ces persécutions, Notre-Seigneur les a prédites comme il a prédit celles dont il fut victime. N'a-t-il pas dit : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi, vous serez un objet de haine à cause de mon nom, ils vous traîneront devant leurs tribunaux, vous fla-

gelleront et vous condamneront à mort » ? N'a-t-il pas ajouté aussi : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde... Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » ?

Voilà dix-neuf siècles que la première partie de cette prophétie se réalise et elle continue de se réaliser tous les jours, mais voilà dix-neuf siècles aussi que la seconde partie se vérifie également et que l'Eglise résiste victorieusement à toutes les persécutions. Depuis cinquante ans prisonnier au Vatican, le Pape a recouvré la liberté, sa royauté a de nouveau été reconnue et proclamée, et le respect dont l'entourent toutes les nations n'a jamais été si grand. Séparée de l'Etat, dépouillée de ses biens, opprimée par des lois sectaires, l'Eglise de France est en train de secouer le joug de la franc-maçonnerie ; à la voix de leurs évêques les catholiques par millions se sont groupés hardiment ; ils revendiquent leurs droits et réclament l'abrogation des lois injustes votées contre eux. Et par-dessus tout, un renouveau religieux magnifique se produit parmi les jeunes gens de nos grandes écoles qui seront les dirigeants de demain. C'est, à n'en pas douter, pour notre cher pays la résurrection religieuse succédant aux persécutions qui l'affligent depuis un demi-siècle ; c'est Pâques succédant au Vendredi Saint. A nous tous, m. f., d'en hâter la venue. Ainsi soit-il.

LA PREDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

75

Pour le Jeudi Saint

L'hostie

En cet anniversaire du soir où Notre-Seigneur s'immolait lui-même et se donnait pour la première fois à ses Apôtres dans l'hostie, écoutons encore, comme l'an dernier, ce que cette hostie peut et doit nous dire à l'esprit et au cœur ; car tout prêche dans ce sacrement : les *noms*, les *saintes espèces*, la *composition* de l'hostie et sa *réception*.

I. — Les noms

« *Telle que tu me vois, je m'appelle* L'HOSTIE. *Rien que ce mot devrait faire fondre ton cœur de reconnaissance et d'amour. Ce mot te rappelle que c'est moi, Jésus, qui suis l'hostie, c'est-à-dire qui ai voulu me faire la victime du sacrifice offert par moi à Dieu pour toi. Il y a en effet à la messe, par la consécration distincte du pain et du vin, séparation sacramentelle de mon corps et de mon sang, bien qu'ils restent en réalité unis, et cette séparation sacramentelle produit la prolongation réelle de mon immolation au Calvaire pour porter à tous son souvenir et ses fruits. Si tu savais ce que vaut à la messe le sacrifice dont je suis le prêtre et la victime !* »

Un Dieu victime, et victime pour nous, cela est-il possible ? — Oui, l'amour de Jésus est allé jusque là. Il y a mieux encore :

1° Jésus ne s'est immolé et offert qu'une fois pour la rédemption de l'humanité, mais il a trouvé le moyen de prolonger, en quelque sorte, et de rendre présente cette unique immolation partout et jusqu'à la fin des temps pour en appliquer les fruits à tous les hommes. Ce moyen merveilleux, c'est le saint sacrifice de la messe.

On peut comparer le rôle et l'action de la messe dans l'Eglise à l'action du cœur dans le corps humain. C'est dans le cœur que le sang se renouvelle et c'est le cœur qui l'envoie jusqu'aux extrémités du corps pour entretenir la vie dans tous les membres. C'est à la messe que se renouvellent la mort de Jésus et l'ouverture de son cœur divin, et c'est à la messe que ce cœur très aimant envoie dans tous les membres vivants de son Eglise ce sang divin ou mieux sa vertu, pour y entretenir une vie divine. La messe, c'est la rédemption et la vie apportées, offertes à toutes les âmes, et offertes non pas une fois, mais cent fois, mille fois, à toutes les heures, à tous les instants du jour et de la nuit, sur toutes les contrées de la terre, jusqu'à la fin du monde.

Toutes les messes qui se célèbrent chaque jour sont comme les battements du Cœur de Jésus devenu celui de l'Eglise et entretenant par ce moyen la vie de son Eglise. Quelle admirable invention de l'amour de Jésus !

2° La messe est le sacrifice nouveau et perpétuel : *oblatio munda, juge sacrificium,* qui entretient la *nouvelle alliance* entre Dieu et l'humanité : *Sanguis* NOVI TESTAMENTI. C'est l'essence même de la religion, puisque c'est la messe qui *relie* l'humanité à Dieu, qui est le trait d'union, qui maintient entre Dieu et l'homme des relations d'amitié. Le sang des boucs et des génisses immolés dans l'ancienne Loi ne pouvait suffire à apaiser la colère de Dieu excitée par les péchés des hommes. Mais le Fils de Dieu, voyant notre détresse, s'est offert pour faire la volonté de son Père et la volonté du Père a été que ce Fils prît un corps pour devenir la victime expiatrice des péchés des hommes. Ainsi, malgré ses fautes, l'humanité a été réconciliée avec son Dieu. Le Fils de Dieu lui-même, ayant pris sur lui tous nos péchés et étant devenu l'agneau immolé pour les expier, a été et est toujours la victime (hostie) offerte pour le sacrifice *propitiatoire.*

3° Non seulement c'est à la messe que sont rétablies les relations amicales entre Dieu et l'homme, mais c'est la messe qui entretient et rend de plus en plus étroites ces relations, car par son immolation perpétuée Jésus rend tous les devoirs à son Père au nom de l'humanité : devoirs d'adoration, de reconnaissance, de supplications. Et nous faisons nôtres tous ces devoirs en nous unissant au divin sacrifice par l'intention et mieux encore par la communion. Nous pouvons faire ainsi monter vers Dieu non pas seulement des adorations, des remerciements et des demandes imparfaits, mais les adorations, les remerciements et les prières d'un Dieu devenus les nôtres.

Oh ! que c'est donc une grande chose que la messe ! Quel cas nous devons en faire, avec quel empressement nous devons y accourir, avec quelle ferveur nous devons y assister ! Comme il avait raison, cet illustre et saint prédicateur, S. Léonard de Port-Maurice, qui disait : « Je voudrais avoir une voix assez puissante pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre. Je monterais sur la plus haute montagne et je crierais. Que crierais-je? Chrétiens, venez à la messe ! » Il ne trouvait rien de mieux à dire.

En se faisant hostie, Jésus dont nous sommes les membres nous apprend à nous faire hosties comme lui en immolant à Dieu notre corps et notre âme, mais d'une immolation qui leur donne une vie plus intense. D'abord faisons de nos corps une victime immolée, mais vivante parce qu'immolée, en le mortifiant pour faire paraître la vie de Jésus en nous : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Cor., IV, 10).

Ensuite, faisons aussi de notre âme un sacrifice à Dieu. Le psalmiste nous apprend comment : *Sacrificium Deo Spiritus contribulatus ; cor contritum et humiliatum. Deus, non despicies.* Un esprit brisé par le repentir, voilà le sacrifice que Dieu demande : il ne rejette pas un cœur contrit et humilié (Ps. L, 19).

II. — La communion

« *L'action de me manger s'appelle* COMMUNION. *Sais-tu bien, chrétien, tout ce que ce mot doit te dire au cœur ? Communion signifie* UNION AVEC. *Sais-tu avec qui la communion t'unit, quelle est la nature et quels sont les effets de cette union ? La communion t'unit à Jésus, Fils de Dieu fait homme, et par Jésus à l'Eglise universelle, c'est-à-dire à l'Eglise du ciel, de la terre et du purgatoire. Cette union, véritable fusion, est une augmentation de la vie d'amour et de son rayonnement ; et comme l'amour veut l'union, chaque communion est un perfectionnement de notre union avec Jésus et avec toute l'Eglise, une préparation à l'union parfaite dans le ciel.* »

Nous unir à lui pour que nous ne fassions plus qu'un avec lui et que nous arrivions ainsi à partager sa gloire et son bonheur, voilà le but que Dieu s'est proposé en créant l'homme et en envoyant son Fils dans le monde. L'union *parfaite, éternelle* et *sans voiles* de tous ses élus dans le Christ Jésus avec la Trinité pour faire d'eux tous des dieux semblables à lui, voilà ce que veut notre Père qui est aux cieux. C'est ce que demandait Jésus dans sa prière à la Cène où il institua l'Eucharistie : « *Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me ; ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi unum sint. ...Ut sint unum sicut et nos unum sumus. Ego in eis et tu in me : ut sint consummati in unum... ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit.* » (Jo., XVII, 20-26).

Mais pour nous faire monter si haut, nous qui étions descendus si bas, qui par le péché étions aux antipodes de la vie d'amour divin, Dieu a trouvé le moyen convenable. Ce moyen, c'est de nous faire préparer et mériter l'union parfaite de l'Eglise du ciel par l'union imparfaite et voilée de l'Eglise de la terre et de l'Eglise du purgatoire. Dans ces deux Eglises, il y a déjà communication de la vie divine et union des âmes entre elles en Jésus et par Jésus ; mais c'est une communication et une union en voie de formation, de développement, de perfectionnement ici-bas, et d'achèvement en purgatoire. Dans l'Eglise de la terre, nous composons déjà la vigne que cultive le Père qui est aux cieux, dont Jésus est la tige, le St-Esprit la sève et nous les branches, mais ces branches ont à se développer et à porter du fruit. Nous composons aussi le corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, le St-Esprit l'âme et dont nous sommes les membres : mais ces membres ont à se façonner et à devenir de plus en plus d'autres Christs jusqu'à ce que le corps soit achevé.

Eh bien ! la communion sacramentelle, qui trouve déjà existante l'union entre le Christ et nous, et entre nous et tous les membres des trois Eglises, l'entretient, la fortifie, la complète. Elle nous fait bénéficier de l'action de toute l'Eglise et fait rayonner notre action sur toute l'Eglise. Voyez quelle efficacité possède une communion bien faite !

L'union avec le Christ dans la communion se fait par mode de nourriture. Or la nourriture se transforme en celui qui la prend, elle devient élément constituant de son être. Dans la communion, ce n'est pas nous qui nous assimilons Jésus, c'est Jésus qui nous assimile à lui, nous fait participer plus parfaitement à sa lumière et à son amour. Devenus branches plus vigoureuses et plus fécondes de la vigne, nous faisons bénéficier de notre vie la vigne tout entière et nous portons des fruits bien plus beaux et plus abondants. Devenus par la communion membres plus actifs du corps du Christ, nous rendons à ce corps de bien plus grands services. Oh ! qui dira les fruits d'une bonne communion pour la gloire de Dieu, la joie des saints du ciel, le soulagement des âmes du purgatoire, et l'aide apportée aux membres de l'Eglise de la terre ?

Par la communion on fait sienne la messe, puisqu'on ne fait plus qu'un avec la victime en la mangeant ; par conséquent tous les fruits de la messe deviennent nôtres.

III. — L'amour du prochain

« *O chrétien, par ma composition et par la manière dont on vient me recevoir, je te rappelle et te prêche bien éloquemment le devoir de l'amour du prochain, le commandement que Jésus appelle son commandement, l'union parfaite avec tous tes frères.* »

L'hostie est composée en effet de multiples grains de froment qui ont été moulus, et dont la farine mélangée ne forme qu'un seul et même pain. Voilà ce que Jésus désire des siens : qu'ils soient uns, que par la charité fraternelle tout soit commun entre

eux, qu'ils ne forment qu'une seule famille, un seul corps, une seule vigne dont il est le centre, le trait d'union de tous les éléments. Pour cela il faut que chaque chrétien broie en lui-même l'amour-propre, l'égoïsme qui le fait se replier, se concentrer sur lui-même et s'isoler des autres, et qu'en leur place il mette la charité chrétienne qui fait qu'on est tout à tous et qu'on met tout en commun. Voilà ce que faisaient les premiers chrétiens formés par le Christ, ses apôtres et ses disciples : *Erant illis omnia communia* (Act., IV, 32). Tout était mis en commun parmi eux et en les voyant on ne pouvait s'empêcher de faire cette remarque : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Cette leçon des grains de froment broyés et fusionnés en un seul pain est rendue plus sensible encore par la manière dont l'hostie est reçue par les chrétiens. Tous sont appelés à la même table comme les enfants d'une même famille, sans distinction d'âge, de condition, de talent, de vertu, de mérite.

A la table sainte le pauvre coudoie le riche, l'enfant s'agenouille à côté du vieillard, le juste est confondu parmi les pécheurs. Tous vont à la même table, tous reçoivent le même pain : il n'y a ni barrières ni distinctions ; c'est vraiment la famille où tous les enfants sont traités également par le même père et par la même mère.

Comprenons donc les grandes leçons de charité fraternelle que Jésus nous donne dans son sacrement d'amour !

IV. — Le mauvais levain

« *Chrétien, je le prêche même par ce que je n'ai pas. Je suis sans levain : j'étais le pain azyme non fermenté et non levé avant d'être Jésus, l'Homme nouveau en qui n'existe pas le levain du péché, la triple concupiscence. Je veux être mangé par toi pour détruire l'effet du mauvais levain que le péché originel a mis en toi.* »

Le levain est une substance qui, mise en contact ou mélangée avec d'autres substances, les travaille, les échauffe, les altère, les décompose et les transforme : ainsi un peu de levain dans un pétrin fait fermenter et lever toute la pâte ; un peu de ferment dans le jus du raisin fait fermenter tout un fût. Le ferment dans le raisin produit le vin, le levain dans la pâte produit le pain.

Il y a deux sortes de ferments ou levains : l'un qui gâte et corrompt les substances auxquelles il est mélangé, l'autre qui les améliore et les transforme.

Dans l'ordre moral, on appelle *levain* de petites causes qui amènent de grandes transformations dans l'homme ou dans la masse des hommes. Ainsi, depuis le péché d'Adam, nous héritons tous du levain du péché : la triple concupiscence, qui peut gâter l'homme tout entier, rendre mauvaises toutes ses actions. Les mauvaises doctrines, la mauvaise presse, les mauvais exemples, les scandales, jouent le même rôle dans la société. Ils font fermenter les passions mauvaises et répandent la corruption au loin et au large. *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (I Cor., v, 6). Un seul enfant gâté corrompt toute une classe ; un seul homme méchant, impie et libertin, peut perdre toute une paroisse. Luther et Calvin ont été le levain qui a infecté des milliards d'âmes enlevées à l'Eglise catholique.

Notre-Seigneur n'a eu le levain ni de la concupiscence ni du péché. Il est au contraire la Vérité et la Sagesse infinies qui, répandues comme un levain dans les âmes sous l'écorce de la parole humaine ou sous les voiles des espèces eucharistiques, doivent réparer les effets du mauvais levain ou nous en préserver. Et les bons chrétiens que transforme le levain divin sont à leur tour le bon levain pour ceux qui les entourent.

Oh ! nourrissons donc notre âme du double levain qu'apporte Jésus : du levain de sa divine parole et du pain azyme de l'hostie, c'est-à-dire du corps de Jésus si saint et si pur, pour nous préserver de la corruption du siècle et être le salut de ceux qui vivent avec nous !

Le pain azyme ne demandant pas de préparation, est vite confectionné : c'est le pain du voyageur qui ne peut prendre que de courtes haltes le long de sa route pour apprêter et prendre sa nourriture. C'est le pain dont se munirent les Hébreux pour partir le lendemain matin de la terre d'Egypte où ils avaient enduré une si rude servitude. Le pain azyme de l'Eucharistie est aussi le pain qui convient aux hommes sur la terre, puisqu'ils y sont des voyageurs perpétuels et qu'ils doivent s'arracher à la servitude du péché et se remettre en route ou continuer leur route vers la terre promise du paradis.

Comprenons toutes ces leçons de l'hostie et faisons-en notre profit ; ayons une plus grande idée des bienfaits qui nous sont offerts dans l'Eucharistie, pour en être plus reconnaissants à Jésus.

76

Pour le Vendredi Saint

Jésus en croix

Voici le prédicateur le plus éloquent et qui parle le mieux aux yeux et au cœur : le Christ en croix. Demandons-lui de parler à notre âme en cet anniversaire du jour où il a commencé sa prédication pour la continuer jusqu'à la fin des siècles.

I. — Le fruit de vie

« *Mon enfant, sais-tu ce que je suis et ce que je fais sur cette croix ? J'y suis le nouvel Adam venu du ciel pour réparer le mal fait par le premier. Celui-ci a été perdu par le fruit de l'arbre dont l'accès lui était interdit. Voici* l'arbre de vie, *la croix sur lequel tu peux cueillir le fruit divin qui donne la vie éternelle.* »

Que le plan des miséricordes de Dieu à notre égard est admirable ! Il a voulu pour nous sauver prendre le contre-pied de ce qui avait causé notre déchéance. Il a voulu par là humilier davantage le démon son ennemi et nous mieux montrer son amour. Le démon s'était servi d'Eve pour faire tomber Adam.

Dieu nous a donné la nouvelle Eve, Marie, qui, au lieu de nous présenter le fruit défendu, nous a donné le fruit béni de ses entrailles, Jésus notre Sauveur. Le démon avait donné la mort aux corps et aux âmes par le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; Dieu a voulu qu'un nouvel arbre fût dressé, l'arbre de la croix, sur lequel a été suspendu le fruit divin qu'il faut cueillir et manger pour retrouver et conserver la vie surnaturelle, prélude de la vie éternelle.

De cet arbre nous avons, chrétiens, dans toutes nos maisons l'image aimée et vénérée, mise à la place d'honneur. Devant elle nous pouvons par la méditation, la contemplation de Jésus crucifié, cueillir le fruit pendu à l'arbre de la croix et en nourrir notre âme. Mais nous n'avons pas seulement l'image : au saint sacrifice de la messe, nous avons le fruit cueilli par notre sainte Mère l'Eglise et offert à tous ceux qui veulent s'en nourrir par la communion. Chrétiens, cueillons et mangeons donc ce fruit divin qui répare dans notre âme tout le mal qui lui a été fait par le fruit défendu. *Ut qui in ligno vincebat in ligno quoque vinceretur.*

II. — La sauvegarde contre la colère divine

« Sur cette croix je suis immolé, abreuvé de souffrances et de douleurs pour être puni à ta place et t'obtenir le pardon. Je suis vraiment le PARATONNERRE *qui reçois les coups de la foudre pour qu'ils ne tombent pas sur ta tête. Sur ma croix je suis en effet élevé entre le ciel et la terre, entre mon Père et toi, pour que les coups de la vengeance céleste ne puissent pas arriver jusqu'à toi. »*

Depuis que le monde existe et tant qu'il existera, les péchés des hommes ont mérité et mériteront de terribles châtiments.

D'abord ils sont innombrables : ils se commettent chaque jour par millions, par milliards ; ils sont l'offense d'une majesté et d'une bonté infinies ; ils s'attaquent à toutes les perfections de Dieu et sont la violation de tous ses préceptes ; ils renferment toutes les méchancetés et toute la malice possibles.

On ne peut même pas les énumérer tous : incrédulité, impiété, sacrilèges, blasphèmes, parjures, guerre à Dieu, à son Christ, à son Eglise, à ses saints, profanation abominable des saints jours et des sacrements, égoïsme, dureté, malveillance, cruauté, barbarie à l'égard du prochain, accaparement et avidité incroyable des riches, rancunes, haines, jalousies, vengeance des petits et des pauvres, impudicités, injustices de toutes sortes, etc., etc.

Et tous ces péchés sont noire ingratitude, révolte téméraire contre le Tout-Puissant, mépris formel, expulsion de Dieu, renouvellement du déicide, suppression voulue, quoique non réalisée, de Dieu et destruction de ses plans d'amour.

Quels sont les coupables ? Assurément on les trouve parmi ceux qui ont reçu moins de grâces de Dieu : parmi les païens, les hérétiques, les schismatiques ; mais, hélas ! on les trouve aussi et plus mauvais encore, bien souvent, parmi les enfants gâtés de la Providence, parmi ceux qui depuis leur naissance ont reçu des grâces qui auraient suffi pour sauver des milliers d'infidèles. On les trouve parmi les chrétiens instruits, jusque dans les cloîtres et sur les marches de l'autel. Et ce sont eux qui deviennent des renégats, des apostats, des traîtres qui ne se contentent pas, comme Judas, de se faire payer pour livrer Jésus, mais qui paient eux-mêmes les ennemis de Dieu, de l'Eglise et des âmes pour accomplir leur abominable besogne. Ils le font en entretenant la mauvaise presse, les mauvais théâtres, les mauvais cinémas, les dancings, etc. Et quelquefois ils concourent eux-mêmes à ces œuvres perverses.

Et votre soleil, ô mon Dieu, éclaire toutes ces horreurs et vous envoyez encore votre rosée et votre pluie sur les coupables ! Assurément tant de méchanceté et tant de fautes ne peuvent pas rester impunies, car Dieu n'est pas seulement bon, il est juste aussi. Il envoie donc sa foudre pour punir les méchants ; mais, ô merveille de bonté, c'est son Fils lui-même, l'offensé lui aussi, qui reçoit en sa personne, sur la croix et dans sa Passion, les coups de la foudre divine ; et les coupables, s'ils veulent se repentir et revenir à Dieu, sont épargnés et pardonnés ! Qui dira, ô mon Dieu, toute l'étendue de votre bonté et de votre miséricorde ? O Jésus, merci !

III. — La source de vie

« O homme, sur ma croix je ne suis pas seulement le paratonnerre recevant les coups de la foudre mérités par toi, je suis aussi la SOURCE ABONDANTE *d'où coule mon sang divin pour laver, vivifier, abreuver les âmes et leur préparer plus abondante leur participation à ma vie divine dans le ciel. Mon Cœur ne sera plus seulement mon Cœur à moi, mais il sera celui de tout mon corps mystique, et c'est lui qui enverra avec mon sang la force et la vie à tous les membres. »*

Qui dira tous les bienfaits que nous recevons du sang divin de Jésus ? Qui dira son efficacité toute-puissante, sa vertu purifiante et vivifiante dans les âmes ? C'est ce sang divin qui les lave au baptême et au tribunal de la pénitence, qui les abreuve à la communion, dont la vertu se fait sentir à chaque messe, dans toute l'Eglise et dans tous ses membres, comme le sang que le cœur envoie par chacun de ses battements entretient la vie dans tout le corps.

Ce sang, sur la croix, coule par cinq plaies béantes, ouvertes par les clous et par la lance ; il coule aussi par toutes les déchirures faites par la flagellation, le couronnement d'épines et la sueur du Jardin des Oliviers, et il arrive jusqu'à nous par les différents canaux de la grâce.

Le sang de Jésus est donc vraiment « le fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu » (Ps. XLV, 5), qui maintient la verdure et la fraîcheur sur ses rives.

IV. — Le trône de notre roi

« On m'a mis sur la croix pour me supprimer, mais la croix est devenue le TRÔNE *d'où je règne sur tout l'univers. Sois, toi aussi, le sujet fidèle, le disciple du Dieu crucifié. »*

Pour un autre que Jésus, la suspension et la mort sur un gibet auraient marqué sa disparition et sa fin. Mais pour Jésus, son apparente défaite est sa grande victoire.

Les miracles qui se produisent à sa mort, le soleil voilé, la terre secouée par un tremblement universel, des morts ressuscités, le voile du Temple déchiré du haut en bas, proclament bien haut sa divinité et font dire au centurion qui a présidé à l'exécution : « Vraiment celui-là était le Fils de Dieu. »

Par sa mort Jésus a vaincu le monde et foulé aux pieds ses biens, ses plaisirs, ses honneurs ; il a mis ses ennemis dans l'impuissance de lui nuire ; au contraire, c'est lui qui désormais a dans les mains la verge de fer pour les châtier.

Et il a établi son règne sur les âmes de bonne volonté. Désormais c'est le Dieu crucifié du Calvaire qui sera vraiment leur roi. Elles se soumettront à lui, lui obéiront, le suivront, lui sacrifieront leurs biens, leurs personnes, leur vie, et son règne n'aura pas de fin. Le passé pour cela nous garantit l'avenir. Reconnaissons donc, nous aussi, pour notre roi le Dieu crucifié du Calvaire.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXVI

LES LEÇONS DE LA RÉSURRECTION

I. — La résurrection du Christ, sa réalité : les précautions du Sanhédrin, la mort de Jésus, la puissance par laquelle Jésus se ressuscite au jour prédit.

II. — Les résultats de la résurrection pour l'intelligence : motif de crédibilité en faveur de la révélation divine, vérité entière des dogmes, divinité et infaillibilité de l'Eglise démontrées.

III. — Les résultats de la résurrection pour la volonté : les vertus de foi, d'espérance et de charité y trouvent un puissant stimulant.

Mes chers enfants,

Pendant la période pascale, où nous sommes actuellement, l'Eglise, d'ordinaire si grave et si réservée, laisse déborder son allégresse. Tout au long de son Bréviaire et de sa Messe, elle remet constamment sur les lèvres de ses prêtres et de ses fidèles le cri de triomphe et de joie : « *Alleluia* », qui signifie : « Louez le Seigneur en chantant. » Elle ne peut contenir les sentiments qui l'emplissent lorsqu'elle commémore l'anniversaire du jour où son Maître a vaincu la mort et l'enfer et nous a rouvert les portes du ciel, closes depuis les premiers temps de l'humanité. Et certes, à examiner les choses de près, cette joie n'a rien d'excessif : le matin de Pâques, en effet, marque le point culminant de l'histoire du globe, l'instant où s'est opérée la révolution la plus importante qu'ait jamais vue le monde, car à ce moment non seulement les conditions de la vie présente, mais encore celles de l'éternité se sont trouvées changées.

I

Vous savez comment l'événement survint. Sanglant, brisé, le cadavre du Christ avait été décloué de la croix. Des mains pieuses l'avaient roulé dans des bandelettes et déposé dans le tombeau. Le sépulcre avait été officiellement clos par les scellés du Sanhédrin et demeurait gardé, pour plus de précaution, par une cohorte de soldats. Toute la journée du sabbat s'était écoulée, pour les disciples, dans le deuil et sous la terreur. Humainement, c'en était bien fini de l'œuvre du Christ sur la terre. Après quelques périodes de succès, Jésus avait échoué lamentablement ; condamné comme blasphémateur, il avait expiré dans la honte et rien ne pourrait faire rebondir sa mission irrévocablement interrompue.

Ainsi, du moins, en jugeaient les hommes. Mais les hommes se trompent souvent, surtout lorsqu'il s'agit de scruter les mystères de l'Eternel. Voilà qu'aux premières lueurs de l'aube la terre trembla, la pierre qui fermait l'entrée du caveau roula sur elle-même, les sceaux furent brisés, les sentinelles terrassées par une invincible puissance. Mais déjà, plein de vie, radieux, éclatant, Jésus était sorti du tombeau. Telle était la revanche que le Seigneur s'était promise, que les prophètes avaient annoncée, mais à laquelle nul n'osait plus croire. Dieu ne meurt pas !

Avant de dégager les enseignements de la Résurrection, insistons un peu, si vous le voulez bien, sur le caractère incontestable de sa réalité. Nous ne nous trouvons point, ici, en présence d'une pieuse légende, d'un récit plus ou moins apocryphe ou défiguré. Le peuple entier des Juifs avait vu le Sauveur traîné au Calvaire, fixé sur le gibet ; rarement une agonie avait été entourée de tant de témoins. Afin que nulle incertitude ne pût surgir, la Providence avait voulu que, même après le trépas, un soldat ait plongé sa lance dans le cœur du Christ, qui s'était ouvert en laissant échapper les dernières gouttes de son sang. Le mode d'ensevelissement des Hébreux apportait une certitude de plus, car les odeurs des aromates accumulés dans l'étroit tombeau eussent, à elles seules, suffi pour asphyxier l'homme le plus robuste. Toute substitution, tout subterfuge étaient matériellement impossibles, puisque le corps était surveillé, non par des amis plus ou moins suspects, mais par des adversaires farouchement hostiles : les satellites des Pontifes.

Et cependant le fait se produit. Le Christ renverse en se jouant les forces accumulées contre lui. Il reprend volontairement la vie que, librement, il avait déposée. Son âme réintègre son corps, comme il l'avait lui-même prédit ; elle y revient par la puissance personnelle de celui qui avait annoncé : « Détruisez ce temple de Dieu, et je le rebâtirai en trois jours. » (Jo., II, 19). L'heure même du miracle avait été fixée, et c'est aux yeux de l'univers que le prodige se manifeste au moment où la voix du Seigneur avait, d'avance, convié les peuples à venir le contempler et l'admirer.

Vous avouerez, mes chers enfants, qu'il serait impossible de réunir un ensemble plus convaincant de preuves. Nous sommes donc bien assurés que

Jésus, réellement mort, est réellement ressuscité. Mais il nous reste maintenant à nous demander pourquoi le Seigneur a décidé et accompli cette chose extraordinaire. Dieu est trop grand et trop fort pour se complaire à des coups de théâtre inutiles. Quand il agit, c'est dans un but déterminé par son infinie sagesse. Que pouvait donc vouloir le Seigneur, sinon notre bien et sa gloire ? Il nous incombe donc, à présent, de rechercher quelles leçons les fils de Dieu, les frères du Christ, ont à retirer de la Résurrection de leur Maître. Et quand ces leçons auront été saisies, il nous restera à les faire passer dans la pratique de notre vie.

II

La Résurrection de Notre-Seigneur forme le pivot de toute la Révélation chrétienne : qu'est-ce que la révélation, en effet, sinon la connaissance des choses divines ? Or l'humanité, par elle-même, est radicalement incapable de pénétrer dans les secrets de l'au-delà, son intelligence limitée lui interdisant de franchir les horizons étroits de la terre. Il faut donc, pour savoir quelque petite part des mystères divins, que quelqu'un daigne nous les dévoiler ; et ce quelqu'un ne peut être que Dieu, car nul, en dehors de lui, n'est assez instruit des réalités célestes et suffisamment autorisé pour les communiquer aux hommes.

Si donc l'intervention de Dieu est indispensable pour apporter au monde la doctrine qu'il faudra croire sous peine de n'être pas sauvé, vous voyez déjà l'importance que prend le miracle de la Résurrection. Sans doute, les autres prodiges accomplis par le Sauveur au cours de sa prédication de trois années attestaient bien en lui une force infiniment supérieure aux nôtres et permettaient de reconnaître sa divinité. Mais cette merveille inouïe de choisir le moment de sa mort, de l'annoncer à l'avance, en indiquant les moindres circonstances du fait ; puis, lorsque l'heure est venue, de déposer son corps comme on se débarrasserait d'un vêtement inutile ; puis encore, à son bon plaisir, de reprendre la vie par sa volonté et son pouvoir propres, tout cela n'est-il pas prodigieux au point que nous soyons forcés d'y voir l'œuvre d'un Dieu ? La résurrection a pour résultat de confirmer la mission du Christ en démontrant son authenticité céleste ; elle fait éclater aux yeux de l'univers le triomphe incomparable du Roi éternel.

Elle a encore cet avantage de nous garantir de toute incertitude. Si les vérités d'en-haut nous avaient été apportées par un homme, si saint et si docte qu'on le suppose, nous aurions toujours pu redouter qu'il se soit glissé dans ses dires quelques parcelles d'erreur, de fraude, d'exagération ou d'inexactitude. Nul être humain n'est parfait, ni au point de vue intellectuel, ni au point de vue moral ; personne ne peut, par conséquent, réaliser parfaitement sa tâche. Mais au contraire, dans le cas actuel, nous nous trouvons en présence de Dieu.

Or Dieu, étant la Perfection vivante et absolue, ne peut se tromper ni nous enseigner la moindre erreur. La doctrine que Jésus a offerte au monde et qu'il a corroborée par le témoignage de sa Résurrection, devra donc être tenue pour vraie jusque dans ses détails les plus infimes. Depuis la proclamation des dogmes essentiels : l'existence du Dieu unique, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'éternité, jusqu'aux moindres incidents des plus simples récits évangéliques, tout est exact, précis, correspondant de façon complète à l'immuable réalité. Quel bienfait pour les âmes de bonne volonté qui cherchent la vérité et qui, sans l'intervention de Jésus, ne seraient jamais sûres de l'avoir trouvée ! Grâce à la manifestation divine, elles ne connaîtront pas les angoisses du doute qui déchirent, de nos jours, tant de pauvres cœurs troublés ; elles posséderont la lumière qui éclaire le chemin du ciel, la vérité qui délivre.

Ce n'est pas tout. Grâce à la merveille du matin de Pâques, nous sommes également fixés sur la créance que nous sommes tenus d'apporter aux affirmations de l'Eglise. Par elle-même, la sainte Eglise paraît d'abord n'être qu'une société humaine, agissant un peu à la façon des autres, quoique son développement et son prestige l'élèvent fort au-dessus des autres. Voilà, du moins, comment la juge l'incroyant. Mais nous qui remontons aux causes, jusqu'au fondateur de cette association sans pareille, nous nous trouvons en face d'une attestation de Jésus lui-même, par laquelle nous recevons l'assurance que l'Eglise tient ses pouvoirs de lui.

Puisque sa mission vient du ciel, l'Eglise a dû recevoir les moyens et les garanties nécessaires pour l'accomplir fidèlement. Et voici qu'en effet Jésus ressuscité nous assure qu'il restera avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles : il se porte donc garant des enseignements qu'elle donnera aux hommes, il la couvre de sa personnelle inerrance. C'est un privilège inouï que possède l'Eglise : on ne saurait même le comprendre, si on ne remontait jusqu'au Dieu qui peut tout et qui tente tout pour nous sauver.

Vous savez comment fonctionne l'infaillibilité dans l'Eglise. Elle repose à la fois sur un seul homme, le Pape, lorsqu'il parle comme Docteur universel, et dans l'assemblée des évêques réunis en Concile. Mais que l'Esprit-Saint, pour se manifester, emploie l'une ou l'autre de ces manières, le résultat est toujours identique : la décision prise est juste, le dogme promulgué est incontestablement vrai, Dieu même s'en rend responsable ; notre esprit peut donc se soumettre en toute confiance et n'a qu'à s'incliner devant la véracité du Seigneur.

III

Si notre esprit goûte une grande joie et une douce paix à se sentir ainsi garanti contre l'erreur, notre volonté, de son côté, se trouve puissamment aidée par l'heureux mystère que nous fêtons en ce temps liturgique. Nous devons tendre toutes nos énergies pour rester fidèles aux lois de Dieu. Mais il n'est pas difficile de reconnaître que l'effort nous paraît parfois bien dur, et d'autant plus pénible que le Seigneur nous semble plus lointain, plus inaccessible.

Nous ne sommes pas des esprits angéliques : nous tenons aux choses sensibles et la divinité, que nous nous représentons comme habitant au plus haut des cieux, ne frappe pas beaucoup, en temps ordinaire, notre imagination qui souvent est une de nos principales forces conductrices. Le Seigneur le sait bien, d'ailleurs, et c'est pour cela que, de temps à autre, dans des circonstances plus extraordinaires et plus capitales, il daigne laisser apparaître à nos regards quelques reflets de sa gloire. Ainsi fit-il lorsqu'il promulgua son Décalogue, au milieu des éclairs et des tonnerres, sur le sommet du Sinaï.

Jésus, le législateur du code d'amour, ne pouvait évidemment pas se montrer moins indulgent que Jéhovah qui régnait par la crainte. Et puisque Jéhovah lui-même avait daigné accorder aux sens de l'homme la satisfaction d'un aperçu des splendeurs célestes, il devenait logique que le Christ, à son tour, récompensât et ranimât ses fidèles en se montrant à eux dans la revanche de la Résurrection, après s'être laissé voir dans les humiliations du Vendredi Saint.

Ce n'est d'ailleurs pas un spectacle inutile que nous donne le Christ sortant du tombeau. Il nous propose ainsi une leçon et un exemple. Nous aussi, un jour que Dieu seul connaît, nous aurons à ressusciter ; nos corps, depuis longtemps effrités dans la terre, reprendront leur forme primitive. Mais il y aura pour nous deux façons de revivre : ou dans les splendeurs du Paradis, ou dans les ignominies de l'enfer. Nous sommes d'ailleurs prévenus que si nous savons vivre en Dieu avec le Christ et mourir au monde comme lui, nous ressusciterons avec lui pour partager son immortalité bienheureuse. Est-ce qu'une pareille perspective n'est pas faite pour stimuler nos courages ?

Dieu a daigné promettre aux plus humbles qu'ils auraient, eux aussi, leur jour de Pâques. Et il ne tient qu'à nous que cette promesse devienne effective. Les conditions mises à sa réalisation dépendent entièrement de la conduite que nous aurons tenue pendant le cours de notre vie actuelle. Chaque fois que la lassitude nous surprend, que le découragement tente de nous envahir, songeons au Christ triomphant qui nous invite à partager son destin. Une pensée de ce genre nous donnera la force de repousser les tentations, même les plus subtiles et les plus ardentes ; elle nous imprimera l'élan nécessaire pour accepter tous les sacrifices et pratiquer toutes les vertus.

Sans doute, les vertus nécessaires sont nombreuses, et dans nos instants de faiblesse nous les trouvons trop nombreuses peut-être. Mais croyez-vous donc qu'une récompense comme le ciel puisse s'acquérir sans peine et ne mérite pas qu'on bataille, longtemps et péniblement, pour la conquérir ? Si nos propres moyens sont insuffisants, — et ceci est indiscutable, — nous sommes assurés de posséder l'aide divine pour atteindre au but sublime où Dieu nous convie.

De la sorte, le Christ ressuscité nous lègue une des plus belles vertus chrétiennes : l'espérance, qui nous soutiendra dans les passages difficiles et nous mettra à même de remplir nos obligations sans défaillir. Notre confiance en Dieu ne saurait chanceler, car Dieu, par sa justice et sa vérité, se trouve dans l'impossibilité de manquer jamais à ses engagements.

Le spectacle de la Résurrection nous invite encore à la charité : nous y voyons le couronnement de l'amour que le Sauveur a déployé à notre égard, et dont il ne se départira pas. Jésus qui nous avait aimés jusqu'à la mort, jusqu'à la croix, Jésus ne cesse pas de nous chérir lorsqu'il auréole d'une gloire sacrée son retour à la vie. C'est encore pour nous qu'il se relève de sa tombe, afin de nous entraîner avec lui. Toutes les vertus sont implicitement renfermées dans la foi, l'espérance, et surtout dans la charité. En les réveillant en nous, la Résurrection de Notre-Seigneur ranime en même temps toutes les vigueurs de notre âme et nous pousse à nous améliorer sans cesse, afin de mériter de revivre avec lui. A nous, maintenant, de correspondre à cette grâce. A nous de vivre et d'agir ainsi que Jésus le désire, afin de ressusciter, plus tard, près de lui. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XX

Pâques

L'ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES

Le prophète Daniel l'avait entendu de la bouche de l'archange Gabriel : « Encore soixante-dix semaines d'années, et les prévarications seront abolies, le règne du péché finira, la justice éternelle viendra sur la terre, les visions et les prophéties seront accomplies, et le Saint des Saints sera consacré. » (Dan., IX, 24). Cette date qui devait marquer, pensait-on, la fin des maux d'Israël, en amenant sur la terre le Messie tant attendu et tant désiré, cette date sur laquelle dissertaient les Rabbis dans les synagogues et que saluaient avec joie les pâtres sur les montagnes et les artisans dans leurs ateliers, était bien près d'arriver. D'après les calculs des docteurs de la Loi, déjà soixante-neuf semaines d'années étaient écoulées. Qu'allait-il se passer ?

I

Ce qui s'est passé, vous le savez. A l'heure précise annoncée par le prophète, le Messie est venu ; mais au lieu d'être le monarque plus invincible que David et plus illustre que Salomon, c'était un simple ouvrier dont la naissance avait été misérable et la vie obscure. Loin de s'imposer par la force, il se faisait aimer pour sa douceur et pour sa bonté. Il avait une tendresse toute particulière pour les malheureux, et pour les pauvres, et pour les petits auxquels il faisait entendre des paroles de consolation et d'espoir. Il pardonnait aux pécheurs et guérissait les malades. On le suivait en foule et on ne se lassait pas de l'entendre. Partout où il passait, on accourait pour le voir ; ne disait-on pas de lui qu'il commandait en maître à la tempête, à la maladie et même à la mort ? Et avec cela si simple, si accueillant pour tous ! Aussi quel enthousiasme quand il

paraissait, et comme l'Hosannah de l'admiration et de l'amour éclatait de lui-même sur son passage !

Hélas ! il n'avait pas que des admirateurs et des fidèles. Voyez-vous parmi les foules qui l'écoutent avec transport, ces visages haineux ? Ce sont les scribes, les docteurs de la Loi, les pharisiens, tous ces hommes qui s'étaient jusqu'alors arrogé le droit de parler au nom de Dieu, et qui se prévalaient de leur fausse science et de leur fausse vertu pour dominer le peuple. Ceux-là ne peuvent pas souffrir d'être supplantés dans leur influence par ce prophète nouveau qui lit dans leurs cœurs et qui arrache sans ménagement leurs masques. Longtemps ils ont espéré l'embarrasser par leurs questions captieuses, mais il a déjoué tous leurs pièges, et toutes leurs machinations n'ont jamais servi qu'à augmenter leur confusion. Tous les jours, leur prestige disparaît davantage. Le temps presse ! Débarrassons-nous de lui ! Il faut qu'il meure ! Le grand-prêtre Caïphe l'a dit formellement. Mais comment ? Sera-t-il assassiné secrètement dans un guet-apens ? Sera-t-il condamné à mort après un procès public ? On se range à ce dernier parti qui offre l'avantage considérable de déshonorer l'adversaire avant de le faire disparaître et ainsi de décourager les partisans du Christ et cette foule irréfléchie et enthousiaste qui lui a fait, dimanche dernier, un triomphe sans précédent.

Ce que fut ce procès, vous le savez ; depuis vingt siècles, l'humanité n'en peut entendre le récit sans être révoltée d'indignation, tant il est vrai que toutes les iniquités, toutes les forfaitures, toutes les infamies possibles semblent s'y être donné rendez-vous.

Cela commence par ce crime odieux qui s'appelle la trahison, crime rendu encore plus odieux par la profanation du signe sacré de l'amitié. Puis ce sont les faux témoignages qui se dénoncent eux-mêmes par leurs contradictions. Ensuite ce sont les mauvais traitements qui accablent l'accusé, alors que sa personne doit être respectée tant qu'il n'a pas été condamné. Voyez-vous aussi comment les accusations changent à mesure qu'on change de tribunal ? Devant le grand-prêtre, on reproche à Jésus d'avoir blasphémé ; devant Pilate, d'être un séditieux qui prêche la révolte contre César ; il n'y a qu'une chose qui ne change pas, c'est la fausseté manifeste de ces accusations.

Et ce proconsul romain, chargé de rendre la justice, qui lui-même proclame l'innocence du Christ, qui veut le sauver, qui emploie les expédients les plus misérables pour l'arracher à la mort, et qui, par peur de perdre sa place, malgré sa conscience, malgré l'innocence de l'accusé, finit par le condamner au dernier supplice !

Et maintenant, princes des prêtres, docteurs de la Loi, scribes, pharisiens, jouissez de votre succès ; insultez votre adversaire qui agonise sur la croix d'infamie entre deux scélérats ; vos complots ont bien réussi ; désormais vous n'aurez plus à craindre Celui qui dénonçait vos hypocrisies. Votre victime est réduite à l'impuissance, vous l'avez bafouée devant la foule immense accourue pour les fêtes de Pâques. Descendez du Calvaire en vous frottant les mains. C'en est fini de lui, fini à tout jamais. Dans quelques instants on le mettra dans un tombeau que, pour plus de sûreté et pour attester votre victoire, vous scellerez de votre sceau et que vous ferez garder par des soldats. Après quoi vous pourrez vous dire avec satisfaction : « L'affaire a marché comme nous voulions. Tout est consommé ! »

II

Oui, tout est consommé ! Mais ce n'est pas seulement votre forfait, c'est surtout l'accomplissement d'un plan divin dont, sans vous en douter, vous vous êtes faits les exécuteurs ponctuels.

N'avez-vous pas remarqué l'attitude du Christ Jésus, pendant que vous le jugiez ? A voir son calme, sa douceur, sa patience, sa dignité, son silence pendant vos accusations, on eût dit un spectateur plutôt qu'un accusé. Sans doute il vous voyait, il voyait même jusqu'au fond de vos cœurs, mais il voyait aussi la longue liste des prophéties qu'il devait accomplir point par point et qui se déroulait sous ses yeux pendant que vous le poursuiviez de votre haine.

Vous avez, dans vos conciliabules ténébreux, conjuré sa perte. Cela, David l'avait dit.

Vous avez payé la trahison qui vous l'a livré de trente pièces d'argent qui servirent, après la mort de Judas, à acheter le champ d'un potier. Cela, Zacharie l'avait dit.

Vous avez suborné de faux témoins pour l'accuser. Cela, David l'avait dit.

Vous avez vu qu'il a gardé le silence au milieu des outrages les plus sanglants et qu'il a été à la mort comme un agneau qui se tait. Cela, Isaïe l'avait dit.

Vous l'avez livré à vos valets qui se sont moqués de lui, qui lui ont donné des soufflets et qui lui ont craché au visage. Cela, Isaïe l'avait dit.

Vous l'avez condamné au supplice de la croix. Cela, Jérémie l'avait dit.

Vous l'avez cloué sur cette croix et vous avez raillé son agonie. Ses vêtements ont été partagés entre ses bourreaux et sa robe a été tirée au sort. Cela, David l'avait dit.

Il est mort de la mort des criminels, entre deux larrons, sur un gibet d'infamie. Cela, Isaïe l'avait dit.

Vous l'avez mis dans un tombeau devant lequel vous avez roulé une grande et lourde pierre. Cela, Jérémie l'avait dit.

Enfin, et ceci est encore plus frappant, vous avez mis le Christ à mort, après la soixante-neuvième année depuis la reconstruction de Jérusalem. Cela, Daniel l'avait dit.

Oui, tout cela avait été prédit depuis longtemps. Vous les lisiez dans vos synagogues, ces oracles, sans les comprendre ; vous les avez vus s'accomplir devant vous ; vous les avez accomplis vous-mêmes sans les reconnaître, aveuglés que vous étiez par votre haine, pas plus que vous n'avez compris le cri suprême que le Christ Jésus a jeté au monde entier avant de mourir : *Consummatum est !* Tout, tout, tout est consommé !

III

Et maintenant Daniel, prophète inspiré, réjouis-toi dans ta tombe ; ainsi que tu l'avais annoncé, « la prévarication est abolie, le règne du péché est fini, et la justice éternelle est venue sur la terre. »

Depuis des milliers d'années, l'humanité courbait les épaules sous le poids de la malédiction divine ; le démon était son maître, maître sans pitié, qui la conduisait aux abîmes éternels. « Le genre humain, dit S. Augustin, gisait dans le mal, il s'y roulait et, masse condamnée, se précipitait de maux en maux, livré aux anges mauvais et subissant les châtiments mérités par sa révolte impie. »

En vain l'humanité multipliait-elle les sacrifices. Elle sentait si bien que ces holocaustes étaient sans force pour obtenir son pardon qu'elle ne cessait pas d'appeler le Messie qui seul pouvait la sauver. Et maintenant c'est fait ! « Jésus, dit S. Paul, a effacé la sentence de notre condamnation et il l'a détruite en la clouant à sa croix. » (Col., II, 14).

De tout temps, les peuples ont acclamé leurs libérateurs ; il n'est pas d'honneurs qu'ils ne leur aient rendus avant et après leur mort. Leur nom reste inscrit profondément dans le cœur de ceux auxquels ils ont rendu l'honneur avec l'indépendance. Mais que sont les libérateurs les plus illustres à côté de Jésus ? Ils ont affranchi quelques milliers de citoyens ; lui, il a affranchi tous les hommes. La servitude dont ils ont délivré leur nation, n'était rien à côté de l'esclavage que le démon faisait peser sur toute la terre, esclavage qui ne devait pas, comme dans les autres cas, finir avec la vie, mais qui devait se prolonger pendant toute l'éternité.

Et que dire encore quand on pense à Celui qui est venu ainsi nous sauver, quand on pense que c'est Dieu lui-même, Dieu l'offensé, Dieu la sainteté même, qui prend sur lui toutes les injures qu'on lui a faites, tous les blasphèmes, toutes les impiétés, tous les sacrilèges, et qui, au lieu de les punir en foudroyant les coupables, les expie par son sacrifice ?

Et que dire enfin quand on songe que le Christ aurait pu, en versant une seule goutte de son sang divin, payer notre rançon immense, et qu'il a voulu souffrir dans sa chair, dans son cœur, dans son âme, une passion dont la seule pensée nous fait frémir, et puis la mort, la mort de la croix, *mortem autem crucis* ? O Jésus, qui donc ne tomberait pas à genoux devant vous ?

* *

C'est Bossuet qui a dit : « Toute louange pâlit à côté des grands noms. » Cela est vrai, mille fois vrai, après ce que nous venons de dire, quand il s'agit du nom de Celui qui par sa mort et sa résurrection a réconcilié la terre avec le ciel et sauvé toute l'humanité.

Empruntons donc, puisqu'ici la langue humaine est impuissante, le langage du ciel, et, pour conclure, relisons ensemble la vision de l'Apôtre bien-aimé :

« Je regardai encore, et j'entendis autour du trône la voix des anges, et il y en avait des milliers de milliers qui disaient à haute voix : « L'Agneau qui a été mis à mort, est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. » Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, dans la mer, qui disaient à Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau : « Bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles. » (Apoc., v, 11-13). Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Mademoiselle,
Mon cher neveu,

Depuis toujours, la Providence posait sur vous son regard éternel, pour qui les temps et les distances ne sont rien ; et dans le secret de son amour, à travers les générations si diverses, innombrables, elle avait préparé vos voies, aujourd'hui enfin confondues dans une très douce unité.

C'est Dieu qui, pour vous enrichir de sa force créatrice, pour vous honorer comme des principes de vie, va faire qu'en vérité vous ne soyez plus qu'un. Ah ! s'il vous était donné de voir, des yeux de votre chair, cette invasion en vous de la grâce sacramentelle, cette splendeur de surnature, cette beauté nouvelle, proprement divine, qui va pénétrer vos âmes, les imprégner, les transformer en images plus saisissantes de la Trinité ineffable ! Mais le voile de ce monde cache ces réalités substantielles, et la foi seule affirme, dans une obscure lumière, le mystère qui s'opère en vous.

Et pourquoi cette sollicitude du Créateur, ainsi penché sur l'œuvre de ses mains ? pourquoi le Sang du Christ, jadis méprisé au Golgotha, aujourd'hui semence efficace d'union, de vaillance et de joie ? pourquoi cette fête de nos âmes autour de vous, tant de prêtres, d'amis accourus, pourquoi tout cet excès d'honneur et ces supplications ? [1]

Vous n'avez pas manqué d'y songer, dans vos instants solitaires comme dans vos chères heures à deux : c'est que vous entrez, par la porte du bonheur, dans le chemin du devoir nouveau, appuyés l'un sur l'autre, plus fermement appuyés sur le Cœur de Jésus.

Le devoir, quel va-t-il se révéler ? Demandez donc la réponse à vos parents, que la clémence d'En-Haut vous a gardés.

Chez vous, Mademoiselle, vous avez vu pratiquée toujours la devise de sainte Jeanne d'Arc : « Dieu premier servi ». Vos aïeuls, si bons pour vous, cette église où ils vous accompagnent, n'est-elle pas leur maison familière ? Vos parents, ah ! ils ont compris la parole du Maître qui disait : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît » ! Que d'autres, à leurs enfants qui demandent, selon le mot de l'Evangile, ou un poisson ou du pain, s'aveuglent au point de leur jeter un scorpion ou un serpent qui les tueront, ou peu à peu ou sur le coup : vos parents ont prodigué à vos sœurs et à vous le pain de la doctrine chrétienne, et leur exemple vous a conduites à Celui que la prière antique appelait le Poisson eucharistique, qui préserve de la mort éternelle.

Aussi, quand les temps eurent été révolus, ils n'ont voulu vous confier qu'à un chrétien, issu de

[1] Allusions aux religieuses et aux prêtres qui ont élevé les jeunes époux.